

Warum Krieg ?

(dans une lettre de Freud à Einstein, 1933)

par Alain Beaufile

« *Aucun de vous n'a compris en ma bouche le sens de cette mêlée. Elle ne se livrait pas seulement sur vos charniers. Elle a sévi sur le mien, en moi, dans mes passions. Qui sait si ces passions n'ont pas été souvent sœurs jumelles des vôtres ?* »
(Romain Rolland, *Le voyage intérieur*)

Freud invente - fait apparaître - la psychanalyse et d'abord l'inconscient sur le « terrain », notamment avec ses patientes. A vrai dire, quand on lit le récit de Freud, ses patientes, il ne sait pas trop par quel bout les prendre : lui, le scientifique, le médecin se retrouve prisonnier à la fois du langage de l'autre et de son désir de créer une science nouvelle : c'est le temps de la psychiatrie du XIX^{ème} siècle, de Charcot, des progrès de la physique et de la thermodynamique dont il emploie le vocabulaire. On oublie trop souvent qu'entre 1886 et 1938 il y a eu plusieurs Freud : les tâtonnements de 1886 à 1893, les premières théories de l'inconscient de 1893 à 1910 : Freud s'extrait de la gangue de la psychiatrie et de la physique pour explorer l'*unbewusst*, que l'on a traduit d'abord par *inconscient* en français puis *insu* beaucoup plus tard. Ce sont ses patientes, ses amis qui le mettent au travail : il les écoute et découvre à la fois les ressorts de son propre inconscient en même temps qu'un mode de relation au patient et une méthode de travail. Il subira des échecs et laissera en route beaucoup de ses compagnons comme Fliess et Jung et quelques clientes. La troisième période de sa recherche commence avec les charniers de la guerre de 14-18 où il touche du doigt les névroses de guerre mais aussi la question des masses, celle de l'art et l'avenir de la psychanalyse comme acte non médical. De nouvelles formulations apparaissent : 1921-1923, puis entre 1926 et 1938 il s'inquiète de l'avenir, cette fois, de la culture et de la civilisation, de leurs conflits : (la culture en temps *qu'acquisition personnelle*, la civilisation en temps *qu'organisation sociale hiérarchisée selon les définitions du Robert* alors que le terme germanique de Kultur nous paraît ambiguë).

Freud ne connaît pas la guerre de 39-45 mais subira personnellement l'horreur nazie, au cœur de sa famille. La découverte de la Shoah nous révélera, à la fin de la guerre, à la fois l'horreur des charniers des camps de la mort, mais aussi les charniers intérieurs que Freud comme Romain Rolland avaient pressentis : la possibilité que des hommes puissent massacrer scientifiquement et sans état d'âme leurs semblables, voire s'en glorifier.

Freud, dès le début de sa réflexion, est allé au cœur de cette *mêlée intérieure* à chacun de nous présente dès l'enfance, suscitant un profond rejet de ses contemporains et, déjà, l'horreur. Sans lâcher prise, il va pourtant de l'avant, écoutant ses patients, comme en témoigne par exemple son livre *Etudes sur l'hystérie*. A propos de ce texte, L. Flemm dans son ouvrage *Freud et ses patients* rapporte une de ces séances critiques qui font basculer le rapport au médecin de façon radicale. Je cite :

Etendue sur un divan, la tête appuyée sur un traversin en cuir (Freud est chez elle) c'est ainsi que Fanny Moser (alias Emmy von N.) attend son jeune médecin et

dès qu'elle l'aperçoit, d'une voix angoissée, elle s'écrie : « Ne bougez pas ! Ne dites rien ! Ne me touchez pas ». Freud est encore un médecin et il fait le médecin : il lui parle, la masse, la presse de questions et elle finit par lui répondre : Il ne faut pas toujours me demander d'où provient ceci ou cela mais me laisser raconter ce que j'ai à dire. Freud ne la fait pas interner, ne la bourre pas de drogues mais consent à ce qu'elle demande. Il est alors surpris de découvrir que derrière ce que sa patiente dit, il y a quelque chose à entendre, y faire écho le moment venu, laisser résonner et non raisonner et que la parole s'interprète comme une musique, cachée derrière le discours apparent : lapsus, oubli, dénégations, rires, larmes, silences... Freud retrouve tout ce qu'il avait rencontré en utilisant l'hypnose (dont il n'avait gardé que le divan) mais cette fois sans que la dénégation soit possible, sans que la patiente puisse nier ses paroles, lui faisant découvrir au contraire ce qui se passait à son insu dans son esprit.. Ce sont les patients qui inventent la psychanalyse.

Freud, à partir de ces rencontres, va opérer les mêmes constatations sur lui-même à l'occasion de ses rêves, de ses rencontres, de lettres qu'il reçoit. Cet homme sans analyste fera flèche de tout bois et toutes ses rencontres, il en fera autant de séances de sa propre analyse, à l'insu même de ses interlocuteurs, d'une manière qui n'est pas différente d'une analyse « moderne » avec son appareil. Mais en l'absence de l'interlocuteur ordinaire - l'analyste - cela ne marche pas à tous les coups, parfois, souvent, l'interprétation ne se fait pas et « l'auto analysant » pourra errer pendant des décennies de fauteuil vide en fauteuil vide. Ses correspondances, ses rencontres avec ces gens étrangers à la médecine et à sa nouvelle science vont se trouver malgré eux en position d'analystes. Comme Freud l'a affirmé maintes fois, on ne peut s'analyser soi-même, il faut un tiers. La clé de la dynamique de l'analyse, Freud l'a développé largement, c'est le transfert, dont il dit qu'il s'agit d'une véritable relation amoureuse, dont l'analyste doit vérifier s'il en perçoit bien qu'elle ne le concerne pas réellement et savoir rester à sa place. Il ajoute, et cela est essentiel, que si l'analyste tombe lui aussi amoureux du patient ou de la patiente, il doit renoncer à être l'analyste de ce ou cette patiente et l'informer que le travail ne peut se continuer avec lui.

Lorsque Freud envoie à Romain Rolland son livre *L'avenir d'une illusion* en lui reprochant d'être un idéaliste - il avait pris connaissance de *Liluli* - Romain Rolland, lui répond avec cette interpellation : « Au destructeur des illusions ». Le débat qui s'en suit va durer plusieurs années. Il trouve son sommet avec la fameuse lettre de Freud, ce cadeau d'anniversaire à Romain Rolland en 1936, que la plupart étudient en coupant le paragraphe

initial rompant ainsi avec ce qui saute aux yeux dans le document complet, ce véritable transfert qui permet à Freud de retrouver un rêve vieux de plus de trente ans (1904) : le cadeau consiste en une série d'associations qui permettent l'analyse de ce rêve : voilà Romain Rolland qui dénie avoir à faire avec la psychanalyste et se retrouve malgré lui en position d'analyste et, qui plus est, en position du père !

La lettre de Freud à Romain Rolland débute par ce premier paragraphe qui exprime cet amour de transfert :

« Très cher ami, vivement sollicité d'écrire quelque chose pour contribuer à la célébration de votre soixante-dixième anniversaire, j'ai longtemps cherché un sujet qui fût en quelque manière digne de vous, qui exprimât mon admiration pour votre amour de la vérité, pour votre courage de penseur, votre humanité, votre nature secourable. Ou encore qui témoignât de ma gratitude pour le poète auquel je dois tant de joies élevées. Ce fut en vain ; j'ai dix ans de plus que vous ; ma production est tarie. Ce que je puis finalement vous offrir n'est que le don d'un homme appauvri, ayant connu jadis « des jours meilleurs ».

Ce don, ce sont des données de ma vie personnelle, dit-il...

On remarquera que ce qui empêche Freud de donner plus, c'est qu'il est, selon lui, un homme appauvri mais aussi qu'il est un homme plus âgé que Romain Rolland (et de plus très malade). On rapprochera cela de la conclusion de la lettre : *Tout se passe comme si le principal dans le succès était d'aller plus loin que le père, et comme s'il était toujours interdit que le père fût surpassé... Ainsi, ce qui nous empêchait de jouir de notre voyage était un sentiment de pitié. Maintenant vous ne vous étonnez plus que le souvenir de cet incident sur l'Acropole revienne si souvent me hanter depuis que je suis vieux moi-même, que j'ai besoin d'indulgence et que je ne puis plus voyager.*

Freud et Romain Rolland n'œuvrent pas sur le même chantier. L'œuvre de Freud, ce sont ses clients, ses conférences, ses travaux, l'étude des mythes ou de l'histoire passée : Léonard de Vinci, Totem et tabou, Moïse et le monothéisme, Œdipe. C'est un chercheur scientifique.

Romain Rolland est un écrivain qui, à travers son travail de romancier a certes accès à son roman personnel toujours à reconstruire, à sa vie intérieure présente à son esprit. Romantique, mondialiste avant l'heure quand l'Europe le déçoit, il avance à grandes enjambées là où Freud fait un travail d'archéologue dans l'âme humaine - pas une âme enchantée. Que sont la vingtaine de lettres avec Freud en face des six cents lettres à Malwida, deux cent soixante-dix-sept à Stefan Zweig, par exemple ? Un rude travail que celui de Romain Rolland : combien d'années ou de dizaines d'années pour *Jean-Christophe* ou *L'Âme Enchantée*, combien de volumes de correspondance avec combien d'amis ? Chez Freud, un enthousiasme pour les profondeurs de l'esprit humain, chez Romain

Rolland l'enthousiasme pour les rapports sociaux entre les humains entre les nations. L'année au cours de laquelle Romain Rolland rencontre Freud, c'est surtout, pour lui-même, celle de la rencontre avec Gandhi. Mais les mêmes indignations et les mêmes angoisses. Et un grand respect, chez chacun, de l'œuvre de l'autre.

Dans *Le voyage Intérieur*, Romain Rolland ne se veut pas psychanalyste. Il ne parle pas d'auto-analyse mais plutôt d'introspection comme en témoigne le chapitre *Seuil* (p.175 Albin Michel 1959), texte daté de 1925. L'appel à Œdipe dans *Le démon*, (dans les appendices p.312 (1922) ou *Le rêve* p.315, n'est pas un commentaire sur Freud et sans doute même pas une allusion, mais une référence culturelle, le projet, l'esquisse de futurs chapitres. Contrairement à Freud il redoute de *descendre l'escalier de sa cave*. Il laisse cela aux scientifiques, c'est délicat et scabreux. (319) La lettre de Freud a été, à ses yeux, un cadeau d'anniversaire parmi d'autres. Pour Freud, malgré le transfert, il n'y a personne pour interpréter. Il reste avec son problème qui a été l'un des moteurs de sa recherche, la relation avec son père.

La question de la rivalité père-fils dans l'esprit de Freud se retrouve dans un autre de ses écrits qui a fait débat à cette époque notamment avec Stefan Zweig. Dans un autre article, inédit (1993), j'ai souligné l'injustice et la hargne de Freud à l'égard de Dostoïevski dans son étude *Dostoïevski et le parricide* (1928). Mon hypothèse est qu'elle est due à une rivalité inconsciente dans « l'invention » de la connaissance des profondeurs, notamment dans le roman *Les frères Karamazov*. Il est intéressant de noter que ce texte a été édité dans deux collections de poche différentes avec deux préfaces différentes : l'une est le texte de Freud (Folio), l'autre est du philosophe russe Berdiaev (Livre de poche). Ces deux préfaces sont en totale contradiction l'une avec l'autre. L'avenir de l'œuvre de Dostoïevski a donné tort à Freud. La bibliographie de Dostoïevski par Stefan Zweig aussi.

Freud, Dostoïevski, Zweig, Romain Rolland : quatre créateurs littéraires, qui ont emprunté leurs personnages à leurs propres fantasmes, à leur propre histoire, à ce que l'on appelle leur « roman » personnel familial - c'est-à-dire leur reconstruction de leur passé dans ses liens à l'histoire ou à leurs proches. Ils ont en commun une profonde connaissance de leur propre personnalité et une grande souffrance de la tragédie humaine, une sensibilité particulière, à la même époque, au destin de l'humanité. Mais, quatre expériences différentes, quatre expressions différentes presque impossibles à partager qui les font parfois s'affronter, toujours se rencontrer, même hors du temps, toujours dans l'errance ou le voyage, quatre origines différentes : le Juif allemand, le Russe, l'Autrichien, le Français de Bourgogne, quatre dimensions de la culture européenne dans sa diversité, mais dont les civilisations se sont longtemps affrontées, on sait à quel prix, pendant des siècles.

Alain Beauvils est psychanalyste. Dans le courrier accompagnant son texte, il explique le titre qu'il a choisi :

« ... Le titre pourra surprendre ; je l'avais d'abord intitulé « Freud et Romain Rolland », titre fade et vague. Puis, le texte prenant corps, m'est revenu à l'esprit une lettre de Freud à Einstein (1933) intitulée « Pourquoi la guerre ». Un souvenir personnel apparu à son tour : en 1944, sans doute mais, j'avais à peine six ans. Nous étions dans le jardin et regardions passer des vagues d'avions alliés, des bombardiers qui par centaines couraient le ciel, escortés de leurs protecteurs - les chasseurs. Un officier allemand entra dans le jardin. Il demanda à mon père : « Où ça va tout ça ! » En cette période de soulagement et d'espoir de la victoire, nous étions moins prudents. Mon père lui dit « ça va chez vous ! ». L'homme eut alors les larmes aux yeux et sortit de sa vareuse les photos de sa femme et de ses enfants : il les a sentis soudain en danger ; il dit « Krieg c'est triste Krieg ». J'ai été très touché par cette réaction, cette tristesse, cette humanité. Certes nous avons été heureux de voir cet exode à l'envers des troupes qui rasaient les murs, la nuit, dans le village. Mais désormais sans haine. J'ai ressenti cela aussi en Algérie. Voilà pourquoi j'ai adopté ce titre, en allemand, poussé en quelque sorte par mon inconscient... »